

SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

DANS LES ANNÉES 1783, 84 ET 85;

PAR F. LE VAILLANT.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMP^e, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
PLACE DU MUSÉUM.

L'AN 3 DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

des plus belles couleurs, venoient en sucer le nectar et sembloient eux-mêmes autant de fleurs vivantes. Les sucs odorans dont ils se nourrissent se transformant en leur substance, leur communiquent un parfum d'ambrosie qui me faisoit regretter d'avoir à les placer un jour dans mon cabinet avec ces oiseaux, qui ne s'étant nourris que de charognes ou de chenilles et d'insectes dégoûtans, en ont aussi l'odeur.

Je trouvai là différentes espèces que Geoffroy fils a rapportées depuis du Sénégal, et spécialement des barbicans; variétés de celui qu'a décrit Buffon sous le nom de barbican de Barbarie. J'y trouvai, en très-grande abondance, la *petite veuve dominicaine*, décrite par Brisson, et remarquable par sa robe modeste et sa longue queue. Enfin, pour abréger des détails peu intéressans et donner une idée de toutes les richesses que ce canton présentoit à l'ornithologiste, je dirai que dans le seul genre des sucriers ou oiseaux qui se nourrissent du suc des fleurs, et que beaucoup de nomenclateurs ont rangé, je ne sais pourquoi, parmi les grimperaux, quoique

ces oiseaux ne grimpent jamais, j'y ai trouvé plusieurs espèces différentes.

Quant au grand et menu gibier, il étoit, en proportion, aussi multiplié; et je ne crains pas d'avancer que le canton eût suffi pour nourrir une multitude que j'estime une armée ou une garnison de deux mille hommes.

Le milieu de cette immense ménagerie, que le hasard me tenoit dans un enchantement communel, j'étois surpris de ne pas voir une quantité de rhinocéros que m'avoient annoncée les gens de la horde de Klappa. Cependant un jour, Klaas, qui sans cesse étoit à l'affût des bonnes aventures, pouvoit la satisfaction d'être le premier à me les annoncer, vint en grande diligence dans ma tente me dire qu'à quelque distance du camp il avoit aperçu deux de ces animaux, arrêtés et tranquilles à côté d'un de l'autre au milieu de la plaine, et qu'il me tenoit qu'à moi de me procurer le plaisir de la plus belle chasse que j'eusse encore faite.

À l'aventure, la chasse pouvoit être très-dangereuse; mais indépendamment du danger qu'elle présentoit, j'y voyois de gran-

des difficultés. Pour attaquer deux ennemis aussi redoutables, il nous falloit de grandes précautions, et les approcher sans en être vus ni éventés, ce qui est toujours très-difficile. Je m'étois d'abord proposé de les cerner par un cordon, qui les envelopperoit de toutes parts et d'avancer ensuite sur eux en rétrécissant peu à peu le cercle, en nous réunissant tous au moment de l'attaque; mais les Sauvages m'assurèrent que ce plan étoit impraticable avec les animaux dont il est question. En conséquence, je m'abandonnai entièrement à leurs conseils, et nous partîmes armés de tout le courage nécessaire et chacun d'un bon fusil. Tous mes chasseurs voulurent être de la partie, et chacun se proposoit les plus grandes prouesses. Je fis mener en lesse deux de mes forts chiens pour les lâcher au besoin sur les rhinocéros. Nous fûmes obligés de faire un très-grand détour, afin de prendre le dessous du vent, de peur d'en être éventés, et nous gagnâmes la rivière dont nous suivîmes le cours à l'abri des grands arbres qui la bordoit, et bientôt Klaas nous fit appercevoir, à un

quatre ou cinq lieues dans la plaine, les deux rhinocéros, l'un mâle et l'autre femelle. Ils étoient à peu près de la même taille et de la même posture que ceux que nous avons aperçus pour la première fois; mais ils portoient le nez au vent, et par conséquent nous présentoit le dos. C'est la coutume de ces quadrupèdes quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avisés par l'odorat des ennemis qu'ils ont devant eux. Seulement alors ils détournent de temps en temps la tête, pour jeter un regard derrière et veiller de tous costés. Ils étoient sur tel; mais ce n'est vraiment qu'un coup-d'œil et l'affaire d'un instant.

De plus nous raisonnions sur les dispositions que nous devions prendre pour notre attaque, et je donnois en conséquence quelques ordres à mon troupe. Quand Jonker, l'un de mes chasseurs, me demanda de le laisser seul attaquer les deux bêtes, comme *bekruyper*. Mes lecteurs se rappelleront ici le nom

de ce Jonker qui, quand je fis la folie de vouloir traverser, sur un tronc d'arbre, l'embouchure de la Rivière des Eléphants, fut un des nageurs auxquels je dus la vie. Pour récompense, je l'élevai, d'après la demande de ses camarades, au grade de chasseur. Il étoit fort novice alors dans cet exercice ; mais j'ai déjà remarqué qu'il devint par la suite un tireur très-adroit, et qu'il parvint sur-tout à exceller, par-dessus tous ses camarades, dans l'art de *traîner*.

J'ai déjà dit que la chasse en Afrique ne ressemble point à celle d'Europe ; que pour se mettre à portée de tirer certains animaux farouches, il faut en approcher sans être aperçu, et qu'on ne peut les approcher qu'en se traînant sur le ventre jusqu'à eux. Les gens qui ont ce talent s'appellent *ba-kruypers* (traîneurs) ; et c'est en cette qualité que Jonker me demandoit d'aller attaquer seul les deux rhinocéros, m'assurant qu'il s'en tireroit à ma satisfaction.

Comme son offre ne nous empêchoit point d'exécuter nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussit pas,

elle ne réussit nullement à notre attaque générale, je le laissai faire. Il se mit tout à l'œuvre, en emportant son fusil et son panier sur le ventre, comme un serpent.

Il étoit accompagné, lorsqu'il alla à mes chasses, de deux autres postes qui devoient occuper les lieux qu'il devoit rendre par des détours ; et il étoit accompagné de deux hommes avec lui. Il étoit parti au lieu où je me trouvois, par un sentier étroit, dont l'un garçoit son cheval, tandis que l'autre tenoit les chiens, mais pour n'être point en vue, se cachoit derrière un buisson.

Il avoit en main un de ces lorgnettes de poche, qui souvent m'avoit servi à étudier les usages machinés et l'effet de nos découvertes du jour. Quand les objets étoient éloignés, au moment, elle rapprochoit de moi des monstres épouvantables, qui par leur contenance de mon côté, leur tête hideuse, et tantôt leurs mouvemens d'observation et de crainte, commencèrent à devenir plus fréquens ; et je craignois qu'ils ne sentant l'agitation de mes chiens qui étoient tant aperçus, faisoient tous leurs

efforts pour échapper à leur gardien et s'élançer contre eux.

Jonker, de son côté, avançoit toujours, quoique lentement ; mais toujours il avoit les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyoit-il tourner la tête, à l'instant il restoit immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche ; et moi-même j'y étois trompé.

Son trainage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbe qui formoit un buisson et qui se trouvoit à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir s'y cacher sans être vu d'eux, il se releva, et après avoir jetté les yeux de tout côté pour voir si ses camarades étoient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer.

Pendant tout le tems de sa marche rampante je l'avois suivi de l'œil ; et à mesure qu'il avançoit j'avois senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent, quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur
l'un

l'un d'eux, que j'aurois-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, afin d'abattre avec moi ces deux farouches animaux !

Il étoit devenus de plus vive impatience que jamais, quand Jonker partit, et je ne pouvois pas de ce qui l'empêchoit de tirer ; mais ce qui étoit à mes côtés et qui me voyoit simple, le distinguoit aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, et il vit de son projet. Il me dit que si jamais me tiroit point, c'est qu'il attendroit que les rhinocéros se détournât, pour aller à l'autre, s'il étoit possible ; mais qu'il n'alloit pas à leur mouvement qu'ils feroient, et qu'il étoit prêt à tirer.

Le plus gros des deux ayant paru de mon côté, il fut tiré aussitôt. Au premier coup, il poussa un cri effroyable, et son épouse, courut avec lui vers le lieu d'où le bruit étoit parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur très-saillir, et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps ; mon cœur battoit si fort que cela m'ôtoit la respiration. Je

m'attendois à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces; mais il s'étoit couché, le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement: ils passèrent près de lui sans l'apercevoir, et vinrent droit à moi.

Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprétaï à les recevoir. Mais mes chiens, animés déjà par le coup de fusil qu'ils avoient entendu, se démenèrent tellement à leur approche que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lâchai contre eux.

A cette vue ils firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essayèrent un nouveau coup de feu d'un des chasseurs; puis dans une troisième, où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens, de leur côté, les harcelloient à outrance; ce qui accroissoit encore leur rage. Ils détachoiént contre eux des ruades terribles; ils labouroient la plaine avec leur corne, et y creusant des sillons de sept à huit pouces de profondeur, lançoient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

Mandato de tems, nous nous rapprochâmes pour les atteindre, les cernier de plus près et de plus près, comme nous toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis dont ils se voyoient environés, les mit dans une fureur inexprimable. Le mâle, dans une rage, le mâle s'arrêta; et voyant de si près devant les chiens, il leur sauta au visage et se tourna contre eux pour les mordre et les éventrer. Mais tandis qu'il se débatoit, la femelle se détacha de lui et s'éloigna au large.

Je me réjouis beaucoup de cette fuite, qui nous devenoit très-favorable. Il est certain que malgré notre nombre et nos armes, des adversaires aussi formidables, nous nous serions vus embarrassés. J'avoue même qu'avec nos chiens nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restoit. Les traces de sang qu'il laissoit sur son passage nous annonçoient qu'il avoit reçu plus d'une blessure; et il n'en étoit plus que plus de rage à se défendre.

Après quelque tems d'une poursuite forcée, il se battit en retraite et nous voulûmes gagner quelques buissons, apparemment pour s'y appuyer et ne pou-

voir plus être harcellé que par-devant. Je devinai sa ruse ; et dans le dessein de le prévenir, je me jettai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi, de s'y porter aussi. Il n'étoit plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même tems, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever.

Sa chute fut pour moi une jouissance délicateuse. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtois un double triomphe.

Quoique blessé à mort, l'animal se débatoit encore couché à terre, comme il l'avoit fait lorsqu'il étoit debout. Ses pieds lançoient autour de lui des monceaux de pierres, et ni nous, ni nos chiens, n'osions en approcher. J'eusse pu lui épargner les tourmens de l'agonie, en lui tirant une dernière balle ; et c'est ce que je m'appretois à faire, si mes gens, par leurs prières, ne m'en eussent détourné. Je ne pouvois attribuer leur demande à un sentiment de pitié ; mais je n'en concevois pas le motif.

Il étoit de tous dans toutes les peuplades du pays, ainsi qu'au Cap et dans les montagnes du grand cas du sang de rhinocéros, que le préjugé lui avoit fait venir pour la guérison de tous les malades, et qu'on le regardoit véritablement comme un remède souverain contre les contusions. On se rap-
 portoit au sang de rhinocéros, enivré par les hommes, sur une des roues de mon chariot, et qu'on en étoit demise et cassée. On demanda du sang de rhinocéros, et le malheureux contusionné mourut dans de vie. Il guérit par les mêmes herbes de la nature, et il avoit
 un remède également bon, et qui étoit même nommé sain et pour les rhinocéros, étoit préférable à l'autre. Mais ses camarades avoient conservé leurs préventions, et ils vouloient du sang de rhinocéros. Celui-ci en perdoit beaucoup par ses blessures. Ce n'étoit pas sans motif que les gens qui voyoient la bête se tenoient autour de lui, et ils craignoient d'un nouveau coup de fusil, et augmentant encore cette perte.

A peine l'animal eut-il rendu le dernier soupir, que tous, tant anciens que nouveaux, s'approchèrent de lui avec ardeur, dans le dessein de faire leur provision. Pour cela ils lui ouvrirent le ventre, prirent sa vessie qu'ils vidèrent; puis, tandis que l'un d'eux en appliquoit l'ouverture à l'une des plaies, les autres remuoient et agitoient une cuisse et une jambe du mort, afin de faciliter par ce mouvement la sortie du sang. Bientôt, à leur grande joie, la vessie fut pleine; et je suis persuadé qu'avec tout ce qui fut perdu ils auroient pu en remplir vingt.

Je m'étois approché aussi de l'animal; mais j'avois un projet différent du leur, et ne voulois que le mesurer et l'examiner. Les Sauvages de la horde, accoutumés à en voir très-fréquemment, assuroient que celui-ci étoit un des plus grands de son espèce. Pour moi, je n'en croyois rien; et ce qui m'autorisoit à en douter, c'est que sa principale corne n'avoit de long que dix-neuf pouces trois lignes, et que j'avois vu, chez quelques colons, des cornes plus longues. Au reste, la hauteur de l'a-

animal étoit de sept pieds cinq pouces, et sa longueur depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de onze pieds six pouces.

Le chirurgien Sennar a publié sur le rhinocéros une dissertation très-savantement et très-précieuse par l'étendue des connaissances qu'elle a l'exacritude et la vérité des faits. L'entreprendre de parler sur ce sujet après lui, ce seroit s'exposer à des reproches à la honte d'un plagiat. Cependant si on me reproche qu'un ouvrage où le rhinocéros est si bien décrit, nous en donne un

autre, je ne parle que de la gravure qui se trouve dans les traductions Françaises de l'Anglois. N'ayant point vu la gravure originale en Suédois, j'ignore si elle a le même défaut; et c'est dans ces circonstances que je publierai un jour le dessin de l'animal tel que je l'ai fait par moi-même d'après nature. Dans la traduction du voyage de Bruce en Abyssinie, on voit aussi une figure du rhinocéros bicorne, mais elle est défectueuse, en ce que le praticien qui l'a donnée faussement les

plis du rhinocéros à une corne, qu'il n'a certainement pas, du moins dans le sud de l'Afrique; en auroit-il donc en Abyssinie? C'est ce dont j'ai très-fort lieu de douter.

En parlant du Quammedaka, canton situé à l'est de l'Afrique méridionale, M. Spaarman dit que *c'est le principal lieu de la résidence des rhinocéros à deux cornes*. Ici l'auteur s'est trompé; mais son erreur est d'autant plus pardonnable qu'il ne l'a commise que parce qu'il n'avoit point été à portée de connoître ces contrées dont la vue l'auroit mieux instruit.

Il n'en est point du rhinocéros comme du tigre, du lion et des autres carnivores qui, vivant de proie, cherchent pour leur séjour les lieux dans lesquels on nourrit des troupeaux, ou qui ont une grande quantité d'animaux sauvages. Pour lui, comme sa nourriture, ainsi que celle de l'éléphant, consiste en végétaux, et qu'il en trouve par-tout; comme il est plus farouche encore, il s'éloigne, ainsi que l'éléphant, des lieux habités.

On voit, d'après ces habitudes, que, loin

de choisir de préférence pour son séjour un canton rempli de bœufs et de fermes, tel que le Quammedaka, il doit, au contraire, de parir. Si de temps en temps on y en voit quelques-uns, ce sont, pour ainsi dire, des individus qui, par malheur, sont, ou tués, ou enlevés, au plus vite; leur

nombre, dit le Docteur Spaarman, il y en a beaucoup de rhinocéros dans le Quammedaka, il n'y en avoit plus de longtemps non plus ailleurs toute la Colonie, quoiqu'elle ne soit que de peu de temps peuplée.

Le Docteur Spaarman, qui a vu plusieurs de ces animaux, dit qu'ils étoient tués avec des balles de plomb. Buffon n'a probablement point fait attention à ce passage, et se rassure sur l'autorité de Corvaier, dit que la peau du rhinocéros ne peut être enlevée par aucune balle.

Il est en effet certains voyageurs, le rhinocéros à une corne dont la peau écailleuse se replie sur le cou en forme de mantelet,

est si dure qu'elle résiste au coup de fusil ; et probablement c'est de ceux-là qu'a voulu parler Buffon.

Pour moi, qui ne connois que ceux de l'Afrique méridionale, je dirai que je n'y en ai vu que de bicornes, ayant la peau lisse comme l'éléphant. On ne connoît point d'autres rhinocéros au Cap et dans les colonies. Ainsi, quant à ceux-ci, ils ne sont point à l'épreuve de la balle, comme la chasse dont j'ai donné l'histoire, m'en a fourni la preuve ; et je suis persuadé qu'il en est de même du rhinocéros unicolore.

La petite corne de celui que nous tuâmes étoit de plus d'un tiers plus courte que l'autre. J'ai déjà remarqué que la grande avoit dix-neuf pouces. Mais ce qui me surprit, ce fut de voir que cette arme si redoutable, avec laquelle il sillonnoit profondément la terre et lançoit au loin des pierres fort grosses, n'étoit point implantée dans les os de la tête, qu'elle ne tenoit qu'à la peau, et qu'en remuant cette peau, je la faisois mouvoir comme elle.

L'œil du rhinocéros, beaucoup trop petit respectivement à une si énorme masse,

est enfoncé dans la tête ; à raison de l'anneau exterieur, qui, formant au-dessus de l'œil, plusieurs anneaux circulaires, en fait un canal de quatre long, de plusieurs pouces de diamètre, par lequel se trouve.

Le rhinocéros, en diminuant le diamètre de ce canal, et par conséquent les rayons visuels, comme on le voit dans nos lunettes, sert-il à rendre l'organe plus petit, mais il empêche au contraire l'animal de voir d'autres objets que ceux qui sont dans la direction de son œil.

Ainsi, dans le cas où ils ne sont point dans cette direction, se croient-ils en sûreté, comme s'ils n'étoient pas de lui, parce qu'ils ne sont point dans son champ de vision.

La grande corne du rhinocéros unicolore, n'est point enfoncée dans la terre, mais elle sert à balancer la terre et à la lancer, en la lançant de jetter en l'air, et elle sert à lancer les pierres. Une autre corne, plus petite, est remarquable de cet animal, c'est qu'il se sert avec ses pieds ses excréments, et qu'il ne les jette jamais entiers comme les autres animaux.

La corne du rhinocéros n'appartient pas à la même espèce de hippopotame, cepen-

dant elle est fort supérieure à la chair de l'éléphant.

Mes Sauvages s'en promettoient des festins délicieux, et l'idée seule de ce régal leur présentait un plaisir d'un prix bien supérieur à tous les dangers qu'ils avoient courus. Que de jouissances pour eux dans une bête qui pesoit deux à trois mille au moins. La nuit approchoit : pressés de s'en régaler, et voulant, dès le soir même, en festoyer tout le camp, ils se mirent tous à couper sur l'animal les morceaux qui leur convenoient. En moins d'une demi-heure, chacun d'eux en emporta sa charge, sans qu'il y parût presque aucune diminution ; mais ils se proposoient bien d'y revenir le lendemain et les jours suivans, avec tous leurs camarades, pour faire curée complète.

J'avois formé le projet d'y retourner comme eux, dans l'espérance que cet immense cadavre auroit attiré quelques oiseaux de proie que je pourrois aisément me procurer. Mais au moment même où je me disposois à partir, des chants nouveaux, qui partoient de toutes parts des bords de la ri-

vière, attirèrent entièrement mon attention ; et je m'avantai sous les arbres et découvris, en effet, plusieurs oiseaux, qui m'étoient jusqu'alors inconnus. Ce fut ainsi que, passant subitement de la chasse aux quadrupèdes à celle des oiseaux, je donnois quelquefois à mon imagination fatiguée du carnage de ce que je voyois diminuer, en proie à des objets d'horreur naturelle et d'effroi, quelque souvenir qui m'inspiroit. Plus d'une fois je portois mes regards sur la verdure au milieu des fleurs, et si quelqu'amer-tume au milieu des regrets inséparables d'une vie si courte et si vaine venoit quelquefois à se présenter, quel effet de mes fatigues, de mon malheur et de mes plaintes, en fixant mes regards sur l'ancien monde, me rappelloit à moi-même l'existence qu'aurois pu goûter dans un si profond abandon. Je m'écartai de la rivière et m'enfonçai dans le bois. Le succès répondit à mes espérances ; j'abais plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux que je n'avois point encore trouvés. Souvent embarrassé du choix, lorsque j'en appercevois plusieurs sur le même arbre, je n'avois auquel donner la mort ;